

Epilogue d'une trottoire

Texte de **Alain Kamal Martial**
mise en scène **Thierry Bedard**

ulime ka una mba ...

Créé en **novembre 2007** à Bonlieu scène nationale, Annecy

de l'étranger(s)

07

de l'étranger(s) 07

J'écris comme on crie un cri sourd qui t'étouffe au niveau de la gorge, un cri qui ne veut pas sortir et pourtant qu'on pousse de toutes ses forces.

Je ne bricole pas des pièces de théâtre, je déchire des cris, des rires, des énergies de vie, des transes, des coups de couteaux, des ciseaux, des choses qui m'habitent qui se révèlent sur le plateau.

...

Parce que je pense aussi que la scène c'est un lieu d'écoute, pas seulement pour le public mais aussi pour l'auteur, l'auteur de théâtre est un passeur de parole, un créateur d'énergie de parole, un être pluriel parce qu'en lui vivent tous ceux qui ont besoin de dire, même ceux qui ne peuvent pas dire, l'auteur dramaturge fait parler le muet.

L'auteur doit incarner cette nécessité de dire même là où la parole est impossible ou plutôt surtout là où la parole est devenue impossible.

Alain Kamal Martial

Ulime ka una mba...

Ce proverbe mahorais signifie "la langue n'a pas d'os" - on ne peut empêcher un homme de s'exprimer. Un proverbe d'usage certainement créé pour rendre hommage à une langue poétique pleine de chair et de sang.

Et il me semble que ces quelques mots ont été inventés pour ce jeune auteur né à Mayotte, la quatrième île de l'archipel des Comores.

J'ai rencontré Alain Kamal Martial au Théâtre du Grand Marché à La Réunion en 2004*. Il m'avait alors présenté un premier texte, terrible, structuré en de très courts poèmes sur les "clandestins" matraqués, sur les "clandestins" noyés, échoués sur les plages de Mayotte restée française. Après un voyage sur son île, confronté à cette triste réalité, je lui ai commandé la "suite de l'histoire", là où d'une certaine manière il n'y a plus d'histoires ... Et il m'a donné l'*Épilogue des noyés*** , sans cesse retravaillé, où parlent d'une façon hallucinée les noyés des kwassa-kwassa, ces barques à fonds plats qui dansent (kwassa) sur une mer souvent démontée. Je pense souvent à ces gens, et aux enfants innocents noyés dans l'Océan Indien, avec effroi.

Puis, Alain Kamal Martial m'a adressé récemment cet autre épilogue, l'*Épilogue d'une trottoire*, un texte inouï sur l'agonie d'une prostituée tuée par un de ses clients. Une prostituée, figure extrême de la souffrance endurée par les femmes, et figure presque mythique, une sorte d'Antigone des îles lointaines : - *tsi dzwala ni venze, be ni'si yengue*, une Antigone que l'on se doit d'entendre : - *je suis née pour avoir part, non à la haine, mais à l'amour* ... Alain Kamal a croisé souvent ces prostituées dans les capitales de l'Océan Indien et de l'Afrique Australe. J'ai moi-même voyagé dans cette zone, et passé quelques nuits agitées dans les bars de nuit de Maputo au Mozambique, et surtout dans les rues de Tananarive à Madagascar, où j'ai parlé pendant des heures avec des jeunes femmes, souvent des très jeunes femmes accompagnées de leurs enfants, en situation de survie ...

Un "épilogue" est fait pour renforcer le sens et la portée d'un récit. Le récit là est universel. Et je crois que ces deux longs poèmes dramatiques, qui traitent de sujets si extrêmes, si sensibles – chargés de sens ? –, révèlent surtout d'autres voix ... les voix de l'*autre*, de l'étranger ...

Thierry Bedard

*Alain Kamal Martial mettait en scène un spectacle étonnant intitulé *P'pa m'a suicider*.

** *L'Épilogue des noyés*, spectacle créé au Théâtre du Grand Marché, Centre Dramatique de l'Océan Indien à La Réunion le 1^{er} décembre 2005 dans le cadre de la manifestation *L'œil du cyclone*, sera présenté cet automne en métropole

de l'étranger(s)

un cycle de recherche
lié aux écritures
du monde
où est énoncé l'ordre
(et le désordre !)
du monde :
sous forme d'histoires,
d'essais,
de correspondances,
et ... de rencontres.

Car ce qui nous fascine, nous excite, nous enthousiasme, c'est bien cette sensation qu'à travers ces oeuvres diverses, foisonnantes, dérangementes, se dit enfin le monde d'aujourd'hui. Notre monde. Avec ses rythmes, son énergie, ses langages vrais. Métissé, coloré, polyglotte, où se brassent, se télescopent, se heurtent les cultures des cinq continents. Transfuges, immigrés, nomades, nés dans une culture que les hasards de l'histoire ou la volonté personnelle ont fait abandonner pour vivre dans une autre, déchirés entre leurs communautés, en équilibre instable entre les traditions dont ils se séparent et les fausses libertés du monde contemporain, écrivant souvent dans une langue autre que leur langue maternelle, "hommes traduits", "bâtards internationaux" nés dans un endroit et qui décident de vivre dans un autre, qui passent leur vie entière à se battre, tous ces auteurs sont à la fois les créateurs et les produits d'un nouvel ordre international. (Michel Le Bris)

Le cycle de l'étranger(s) s'intéresse aux écritures qu'on dit « étrangères » mais qui souvent sont le fait d'étrangers à leur propre pays ou langues. Ces auteurs sont des nomades ; ils sont en exil intérieur et/ou réel, dans des déplacements et des décalages de lieux et de langue par rapport à leur origine.

Il y a une pensée du monde qui est dominante, là où je vis en France, et il faut presque la repousser pour trouver d'autres regards. Sans arrêt, l'ordre dans lequel on est dans nos pensées, dans nos corps, dans nos modes de représentation, nous limite. Il y a d'autres façons de sentir le monde, d'entrer en rapport avec les objets, de les toucher... C'est ça qui est passionnant, et j'ai envie que ces autres rapports me renvoient quelque chose de l'état du monde, en dehors des modèles qui, ici, le représentent. Ces autres rapports au monde font exploser nos mécanismes de représentation; cela touche le rapport à la scène. Comment incarner ces figures qui ont un autre rapport au temps et à l'espace, qui ne semblent manifestement pas respirer comme nous, qui n'ont pas le même ciel même ? Je travaille sur l'empreinte de cette différence de sensible, sur la reconnaissance de l'autre. C'est cela qui me donne la force, de rechercher les états les plus intimes pour représenter l'être autre, au monde. On essaie de se le prendre dans la chair, dans l'articulation du verbe, de commencer à être autre que soi-même. Cela amène à une perte de soi ; c'est presque mystique comme quête...

Réaliser l'étrangeté de l'autre, cela demande une mise au point de l'ordre de la vision ; il y a une idée de bonne distance à l'autre, d'un vide à creuser entre soi et l'autre, d'un espacement à trouver, qui en effet évoque un rapport à l'intouchable...

... C'est pourquoi je ne peux plus ici en regarder d'images télévisées, ou lire de journaux. La distance est mauvaise ; les gros plans masquent le terrible de cette actualité ; on croit tout voir, donc tout savoir et, en fait, on ne voit rien. Ce que les gens qui vivent là-bas, *ressentent*... Que se passe-t-il à l'intérieur d'une personne qui subit un conflit, comme en Irak ? Le seul commentaire qui manque, c'est celui qui viendrait de ceux-là, qui subissent l'événement. Ce n'est pas romantique comme remarque. C'est plutôt politique de dire qu'une pensée poétique est plus en mesure de transmettre le sens du réel. Le sens profond de cela, c'est que l'on ne peut être au monde que si l'on est dans l'autre, en l'autre. Il me faut me déposséder de mon histoire pour être.

Ce sont des états équivalents à la passion amoureuse, des états de passion... d'acceptation de subir quelque chose, de la venue de l'autre...

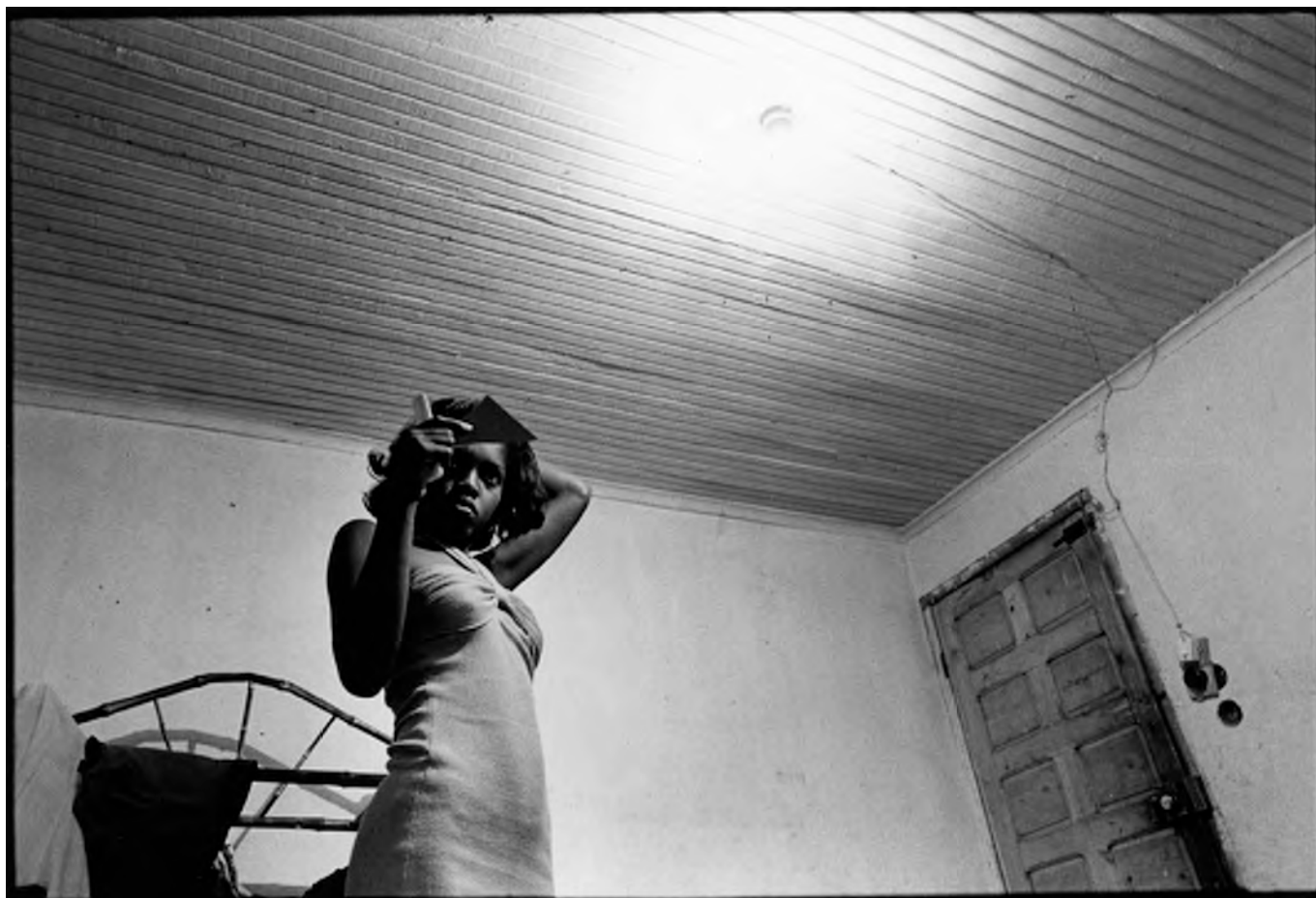
(Silence) ... Cela me fait penser qu'à Maputo, j'ai passé mon temps à "l'Hôtel Central", un bar de nuit qui est en fait un bordel très pauvre - je ne sais pas si on peut raconter cela mais, en même temps, tout est devenu si propre, si culturel. Dans cet endroit, il y a une foule de gens largués avec, entre eux, des relations tarifées. Il est étrange que cela soit l'un de ces endroits d'absolue perte de soi... et d'une humanité concentrée, réduite à son principe presque... Je ne pouvais plus quitter cet endroit... C'est cette question-là, qui m'anime, je crois, pour mener le cycle *de l'étranger(s)* ; c'est la question d'être au *cœur* - le sens littéral m'intéresse - au cœur de l'humanité. J'ai profondément envie d'être avec, et pour cela, je ressens la nécessité d'aller vers ces endroits de misère... Je me demande si ce n'est pas la même quête quand un auteur construit des fictions qui ont une singularité telle qu'elles renvoient une perception du monde qui n'a rien à voir avec celle qu'on peut cultiver, ici... Je me demande si l'abandon qu'un auteur peut avoir à ses figures, si ce mécanisme trouble dans lequel il est avec elles, ce n'est pas le même état de passion de *l'autre*...

Vous qui n'écrivez pas, êtes amené à traduire dans un langage théâtral, plastique, etc. des écritures... Il y a aussi cet accueil-là, du théâtre qui accueille son autre, qui serait l'écriture. Dans ce nouveau cycle, le principe plastique du container* qui voyage et transporte, transmet des choses, se vide et s'empli, donne une image de l'intimité comme de l'endroit où se travaillerait l'altérité... À l'origine de votre pensée poétique, il y a un matériau, sorte d'unité scénographique, un matériau autre, souvent pauvre... Il y a eu la couverture des Émaüs pour votre travail avec Reza Baraheni...

Et maintenant, ce serait plutôt la tôle ondulée. Dans beaucoup d'endroits dans le monde, les toits ne sont qu'en tôles ondulées, parce que la tuile nécessite une mécanisation importante... J'aime beaucoup les briques et les tuiles, car mon premier métier était céramiste. Mais l'idée des containers vient du précédent cycle de *la Bibliothèque Censurée* avec le Parlement International des Écrivains. Je voulais aller à la rencontre de communautés, en France; je voulais inviter des artistes importants, mais souvent connus que de leur seule communauté. J'imaginai recréer un endroit pour produire des rencontres, un endroit pas très grand, d'aspect extérieur terne et invariable, facile à installer dans un quartier. À l'intérieur, j'aurais sous une forme contemporaine, évoqué la mémoire de la communauté... On se serait nourri des relations avec une population... Les containers sont des objets qu'on retrouve partout, souvent dans les bidonvilles, sorte d'unité d'habitat pauvre ; à Maputo, il y en a, posés au coin des rues, de couleurs vives, transformés en buvettes... Ils ont dégonflé les portes, les ont réarticulées autrement, un peu comme j'ai fait...

Entretien avec Marie Mai Corbel. Mouvement N°42, janvier 2007

* Un Musée des Langues, un spectacle pour les enfants, est présenté dans deux énormes containers à bateaux.



© Philippe Gaubert
Quartier des 67 hectares, Tananarive, Madagascar

Epilogue d'une trottoire*

de Alain Kamal Martial
mise en scène Thierry Bedard

à toutes les prostituées du quartier de Tsaralalàna à Tananarive,
qui vivent et survivent dans la dignité.

Création Bonlieu, Scène nationale Annecy / **novembre 2007**

* une trottoire signifie une prostituée qui fait le trottoir dans nombreux pays d'Afrique

de l'étranger(s) 07

Epilogue d'une trottoire

à la fierté d'Ange et d'Haritiana,
à la beauté sucrée de Tantely - le miel -,
à l'intelligence d'Hélène, pour oublier ses larmes,
à la douceur de son amie Hanta, et de son bébé Tojo, qui dort sous des cartons avenue
de l'Indépendance quand sa maman se vend aux hommes dans les recoins de
l'Ambassade de France,
à la violence de Lanto, sale et sauvage, et malade,
à la tristesse de Mbola, de Marina, qui regrette de ne pas être sage-femme,
à la tristesse de Mathilde, discrète, et résignée,
à la force de Sonia, qui "bosse très fort" et parle français comme un soldat,
à la drôlerie de Nirina,

pour ne pas oublier les rires de Lucia et de Lucie, le sourire de l'enfance de Princi, et les
rares insultes au "wazaha" et à son ami de Tamatave.

et,
à la douce folie d'Aïcha, et de "ses" sept filles au bar-hôtel le Glacier, qui dansent
chaque nuit pour ne pas perdre leurs vies.

à toutes les prostituées du quartier de Tsaralalàna à Tananarive, qui vivent et survivent
dans la dignité.

de l'étranger(s) 07

Epilogue d'une trottoire

note d'intention et extrait du texte

Ce dernier texte de la série des épilogues fait suite à l'*Epilogue des noyés* et à l'*Epilogue des ventres*. C'est sur les ombres silencieuses de nos trottoirs qu'une prostituée prend la parole comme dernier acte de révolte contre l'agression qui lui est faite.

La prostituée prend la parole, elle dit une parole prostituée, parole de l'ombre, parole des faubourgs, parole exclue parce que parole du désordre, de l'informel, magma de mots qui font irruption à ce lieu de non parole, lieu des silences criants pour interroger la manière dont causeraient celles des trottoirs, celles bousculées, lapidées, en état de tension maximale, état de tonnerre, état de viande commercialisée, quelle parole peut être celle des kilos de chair vendue, les kilos de chair en situation de survie, la force de survie inscrite dans des kilos de chair qui se battent dans l'ombre des trottoirs.

La prostituée s'impose le devoir de nommer sa chair femelle qu'elle vend sans omettre le moindre gramme, elle est elle-même la *trottoire* à dire, chaque morceau de son corps, chaque fragment de sa chair doit devenir une parole, chair de travail, chair de survie, chair-de-révolte, chair-soi, chair-l'autre, chair-être, chair-douleur, chair-plaisir, chair-de-vie-de-la-chair-de-femme-violentée qu'elle recompose sur son trottoir...

Alain Kamal Martial

(...) et la sueur du client qui me lapide qui se mêle au sel amer de mon sang, nous recevons lui et moi dans sa bouche et dans la mienne, mon sang et sa sueur mêlé,

il me saigne et il transpire,
il me tue
je ne veux pas mourir de ce caillou
il me saigne et il transpire
il me tue
je ne veux pas mourir ici comme une ombre
il me saigne et il transpire
il me tue, je vous dis
je ne veux pas mourir la mort d'un caillou
il me saigne et il transpire
il me tue, vous n'entendez pas qu'il me tue
il me tue mais je ne veux pas être un caillou sans vie
ça fait mal caillou
ça fait mal une pierre

pas de pierre, je vous en prie
pas de caillou, je vous en prie
de chair, je vous en prie
de viande, je vous en prie
de sang
du sang, je vous en prie
des os
je veux bouger mes os
de moelle
de graisse
de grâce, de grâce, aidez-moi

de peau
la peau, ma peau m'a tuée
de respiration, je vous en prie
de souffle
je souffre
donnez-moi du souffle de vie, donnez-moi du souffle de vie je vous en prie, je veux vivre
encore
de salive
de morve
de selles
d'urine
je voudrais uriner, je veux vider mes urines, je n'arrive plus à uriner
de chair, je vous en prie
d'air
de l'air, je vous en prie, de l'air
de chair
de sang, je vous en prie
du sang, je vous en prie, donnez votre sang, donnez votre sang
de ...

de femme (...)

de l'étranger(s) 07

Epilogue d'une trottoire

distribution et dates

Texte

Alain Kamal Martial

mise en scène

Thierry Bedard

avec

Marie Charlotte Biais

Joao Fernando Cabral

création sonore

Jean Pascal Lamand

d'après des conversations enregistrées auprès des prostituées du quartier de Tsaralalàna et des enfants des rues d'Analakely, à Tananarive (Antananarivo). Madagascar, en mars 2007.

Et la voix de Tata Rahely

lumières

Jean Louis Aichhorn

Assistante

Angela Rajaonarivo

Assistant traducteur

Amir Antoy

Journal

Thérèse Troïka

production :

notoire / de l'étranger(s), Paris

Bonlieu, Scène nationale d'Annecy

Avec le soutien de Montévidéo,
Marseille

et du CCAC, Centre culturel français à
Madagascar

notoire est conventionnée par la Drac Ile de
France.

**Thierry Bedard – notoire est artiste
associé à Bonlieu Scène nationale
d'Annecy dans le cadre du centre d'art et
de création**

Tournée – 2008/2009

29 et 30 septembre 2008

Festival Les Francophonies en Limousin /
Limoges

7 au 11 avril 2009

Etrange Cargo / La Ménagerie de Verre /
Paris

saison précédente

8 au 9 novembre 2007

Bonlieu, Scène nationale / Annecy

15 novembre 2007

Le Trident, Scène nationale / Cherbourg

20 novembre 2007

La Passerelle, Scène nationale / Gap

27 au 28 novembre 2007

Centre culturel André Malraux, Scène
nationale / Vandœuvre-lès-Nancy

4 au 9 mars 2008

Théâtre du Grand Marché, Centre
Dramatique de l'Océan Indien / Saint Denis,
La Réunion

14 mars 2008

Centre Culturel Albert Camus / Tananarive,
Madagascar

de l'étranger(s) 07

Epilogue d'une trottoire

Madagascar / L'enfance bafouée des prostituées mineures des rues sordides d'Antananarivo

A la nuit tombée, les ombres frêles des prostituées mineures sont de plus en plus nombreuses à envahir les rues d'Antananarivo. Voix enfantines et corps à peine formés, Annie et les autres, déjà usées par la misère, racontent le gâchis révoltant de leur enfance.

Quartier Tsaralalàna, dans le centre, 21h : une odeur d'urine baigne le coin de rue où se sont postées Annie et d'autres jeunes filles, toutes mineures démunies.

Mêmes jolis minois, mêmes voix enfantines et même attitude dure.

Trois soirs par semaine, Annie confie ses jumeaux à quelqu'un pour se prostituer, jusqu'à *six clients par nuit, des Malgaches en majorité*.

J'ai arrêté le collège en 3e en 2003, parce que j'étais enceinte, explique Annie, pieds nus et vêtements sales, dont les yeux effarouchés ne cessent de guetter les véhicules de police qui font des rafles, ou les voitures des clients qui s'arrêtent fréquemment dans la rue.

Ma mère ne sait pas que je cherche de l'argent comme ça, j'ai trop honte, lance-t-elle.

Plus tard, dans le quartier d'Androvoahangy, Nathalie, qui est sans doute beaucoup moins âgée que ses 15 ans affichés, discute avec ses jeunes compagnes.

Visage marqué, corps menu dévoilé par sa tenue légère, voix et dents cassées, tout choque dans l'image d'immense gâchis que renvoie Nathalie en racontant son histoire, presque banale à Madagascar.

Mes parents, qui sont à Diego Suarez (nord), m'ont envoyée comme domestique dans une famille de Tana (Antananarivo) quand j'avais 12 ans (...). Puis j'ai été accusée de vol par mes patrons qui ne m'ont pas donné mon salaire, raconte-t-elle pour expliquer comment elle est arrivée dans la rue.

Sur un ton dur, elle dit refuser le contact avec ses parents, qui *savaient très bien ce qui lui arriverait en l'envoyant* dans la capitale.

La prostitution est autorisée pour les majeurs à Madagascar, mais elle touche désormais de

plus en plus les mineurs, selon l'organisation non-gouvernementale Groupe Développement, qui est l'une des seules à Madagascar, l'un des pays les pauvres du monde, à lutter contre ce phénomène.

La prostitution enfantine est une partie du phénomène d'exploitation sexuelle des enfants (abus sexuels, tourisme sexuel) à Madagascar, dont "l'ampleur est énorme", souligne Misbah M. Sheik, de l'Unicef à Madagascar.

Aina Randriambelo, chef de service central à la police des mœurs et de la protection des mineurs, avoue qu'elle n'a pas assez de moyens pour lutter contre ce "fléau". En 2005, son service a traité 581 infractions pour détournement de mineurs, mais elle reconnaît que ces statistiques sont à multiplier par "10 ou 20".

Dans l'île de Nosy Be, à Morondava, à Tuléar, à Mahajanga, à Antananarivo, "on assiste à une progression" de la prostitution des mineurs ces dernières années, dit-elle.

Selon une étude réalisée en 2001 par l'Unicef dans deux villes côtières, 30 à 50% des prostitués y étaient des enfants de 10 à 17 ans, dont de jeunes garçons.

Tout concourt à cette situation: des pratiques culturelles ancrées -à la puberté, certaines filles sont isolées et obligées de subvenir à leurs besoins-, les mariages précoces, la pauvreté, la honte qui conduit les parents à préférer l'arrangement personnel plutôt que les poursuites en cas d'abus.

Quartier d'Androvoahangy: une autre mineure fait irruption dans un groupe de jeunes femmes. Après le divorce de ses parents, Nirina a suivi son père venu s'installer à Tana. Travaillant comme domestique, elle est tombée enceinte à 14 ans -de son patron, dit-elle à demi-mots- et a été renvoyée.

Mon père ne me donne plus rien à manger, ni d'argent, et c'est pas juste, lâche-t-elle.

A 16 ans, c'est la première fois que Nirina passe la nuit dans la rue pour se prostituer...

de l'étranger(s) 07

Entretien avec Thierry Bedard

Comment décrirais-tu cet Epilogue d'une trottoire ?

C'est une femme qui parle au moment où elle meurt. Son agonie est le temps de ce texte construit en sept fragments, sept fragments que l'on peut intervertir, qui ne se suivent pas forcément. Cette femme est une prostituée, elle est tuée à coup de pierre sur la nuque. Le meurtrier, le client, lui fait un trou dans la nuque, comme s'il lui ouvrait un autre sexe dans le crâne. C'est une vision totalement hallucinée. Ce que l'on entend là est une chose que l'on n'entend jamais. Cette femme énonce à quel point elle possède ce corps malgré toutes les dépossessions qu'elle subit. On n'est pas dans un espace logique. Et bien loin de tout misérabilisme ou de toute complaisance esthétique. C'est la description d'un corps prostitué qui normalement n'a pas de voix, qui n'a pas le droit de l'être, qui n'a pas le droit de dire sa sensation, sa perception.

Sais-tu dans quelles conditions Alain Kamal Martial a écrit ce texte ?

A Madagascar, je crois qu'Alain a rencontré une jeune femme, dans le quartier de Tsaralalàna à Tananarive, l'un des quartiers de nuit où les "filles" se prostituent pour survivre, une prostituée très jeune, épuisée. Il a passé plusieurs nuits à parler avec elle. Très vite, il a écrit des fragments de ce texte. Peu de temps après, il a voyagé dans d'autres pays de l'Afrique Australe, où il a été confronté à la même misère. Je pense qu'il a ressenti le besoin de comprendre ces femmes, de donner la voix aux "trottoires" du monde.

Pourquoi as-tu voulu partir à Madagascar, rencontrer les "filles" du quartier de Tsaralalàna ? Ce voyage était-il indispensable au montage du texte ?

Lorsque des textes me bouleversent, me cognent, et je ne monte maintenant que des oeuvres de cet ordre, ce n'est pas par raison qu'ils m'intéressent, c'est par déraison. Lorsque je les appréhende, je n'ai pas d'idées, ou alors je fuis mes idées. Je ne sais jamais d'avance comment les rendre visible. Alors je divague autour de ces objets. La puissance du texte d'Alain est une stricte puissance poétique. Mais je sais qu'il y a une figure fondatrice derrière, qu'il y a une femme mythologique : j'ai eu envie d'aller la trouver. J'ai de plus en plus envie d'aller chercher l'endroit d'où ça parle, d'où s'exprime une "certaine vérité" du monde. Je ne sais pas si je n'ai pas besoin de m'incarner dans ces figures pour les mettre en scène. Car il y a tant de choses dans le rire, dans le regard de ces jeunes femmes, avec lesquelles j'ai passé beaucoup de nuit à converser à Tananarive que je rentre presque dans un processus d'identification. Je me perds dans ces figures. La prostitution est un "sale" métier, il crée un corps dégradé. C'est de l'instinct de survie à un point incroyable. Ces femmes vivent dans des conditions déplorables, mais elles sont d'une dignité époustouflante. Maintenant, je souhaite leur rendre hommage.

Comment penses-tu faire intervenir la parole de ces femmes que tu as croisées ?

J'ai enregistré certains de mes entretiens. Les trois quarts des "filles" parlent en malgache, d'autres en français, et je vais pouvoir reconstruire avec mon complice Jean Pascal Lamand, des mots qui s'entrechoquent. A chaque fois, par exemple, je demandais aux "filles" le prix d'une passe dans la rue et le prix d'une nuit à l'hôtel, j'ai dû apprendre à ne plus confondre les francs malgaches et les ariary. Et à comprendre aussi que les hommes violent les femmes pour 80 centimes d'euros. J'ai aussi ramené beaucoup de musique, la musique adoucit les mœurs ...

Il y aura une comédienne, mais aussi un danseur dans l'Epilogue d'une trottoire. Comment envisages-tu la relation entre cette femme et cet homme ?

Je pense que Marie-Charlotte Biais, incarnera toutes les figures, présentes dans l'écriture, et présentes dans la mémoire de mes rencontres. Et en même temps, à travers des actes dansés d'une extrême violence, je veux contraindre la figure prostituée à perdre toute son humanité. Ce sont des choses qui sont très complexes à trouver. Et je suis juste persuadé que les improvisations sur ces moments intenses avec Joao Fernando Cabral, qui est danseur, seront cernées au niveau de la tête. Dans ces moments, donc entre les fragments du texte, le corps féminin doit être broyé.

Pourquoi ?

Je ne sais pas mais c'est une évidence. Dans cette histoire, un homme parle, mais il n'y a pas vraiment de voix d'homme. Il y a juste des instances qui empêchent la femme de parler. Et cette femme prostituée reprend sans cesse le verbe. C'est une parole qui ne devrait pas avoir lieu, qui n'a pas de place et qu'on ne veut pas entendre. C'est donc essentiel de montrer l'empêchement, et c'est évidemment la figure mâle, qui est en cause. Cette figure a une vraie complexité, et pas seulement parce que c'est un meurtrier. Elle est en chaque homme. Je le pense très profondément.

Entretien avec Léa Gauthier. Mai 2007

de l'étranger(s) 07

Alain Kamal Martial

Un théâtre des énergies

Vous avez 29 ans, vous êtes comorien. Comment êtes-vous venu à l'écriture, par quel chemin ?

Je sens l'écriture comme une respiration. Je ne suis pas venu à l'écriture, elle est venue à moi et même quand je veux la fuir, elle me rattrape puisqu'elle est une respiration pour moi. Si je n'écrivais pas, je crois que je suffoquerais, la vie à laquelle je suis confrontée me tuerait. En fait, je suis noué au cœur et c'est ce nœud que j'écris, c'est pourquoi je ne sais dire que la violence.

Dans cette nécessité, comment l'écriture est-elle venue à vous ?

Dire que l'écriture est venue à moi signifie tout simplement que c'est notre réalité qui impose la nécessité de parler, de partager la parole. Face à nos conditions politiques, nos peurs, notre silence a un caractère tragique. La parole non-dite nous tue, nos contradictions nous étouffent. Cette situation impose l'écriture comme parole nécessaire; si elle n'est pas, il se creuse un vide, un silence, un homicide. Écrire, c'est répondre à ce besoin d'entendre cette parole. C'est là que s'est faite la rencontre avec la parole à écrire mais surtout à dire. Le théâtre et la poésie sont les lieux de la parole, les lieux de rupture du silence. Il faut que des bouches disent la parole sur la scène et la fassent entendre pour reculer les crimes de la haine que couvent nos îles.

Dans vos textes, les sentiments, la complexité des rapports humains s'expriment à travers une physicalité radicale de l'écriture. Les corps déchirés, meurtris, en putréfaction ne sont pas simplement des sujets, ne jouent pas simplement comme des métaphores... En quoi constituent-ils les nerfs de votre écriture ?

Je suis moi-même le corps en putréfaction, le corps meurtri, tué quelque part. Il me semble que j'ai une chair d'emprunt venue pour être là, comme on a voulu qu'elle soit, sans que je l'aie choisie telle moi-même. Ma vie, c'est-à-dire l'espace de mon corps, sa région et son mouvement, ressemble à cette chaleur d'ici qui donne des boutons. Ici parfois, j'ai l'impression que je vis dans de l'eau bouillante. Le soleil nous déchire, il nous donne envie de nous éloigner les uns des autres, les odeurs de nos corps sous cette

chaleur sont insupportables aux uns et aux autres. Il nous donne envie de nous vomir, nous avons besoin de distance entre nous mais c'est impossible, nous sommes coincés sur une île, îliens, insulaires, gens des petits espaces. Les uns à côté des autres, nous nous puons, nous nous regardons, nous nous dégoûtons, nous nous jugeons et il nous arrive de nous haïr à cause du soleil, forcément c'est de la faute au soleil et à notre chair halée. Et moi je vis dans ça. La chair est plus volumineuse que la pensée, elle écrase la pensée et nous ramène à sa présence, à nous... parce que nous sommes chair et nous nous sentons sous cette chaleur, nous nous sentons de chair et lorsque cette chair est violentée, malade, elle pue et c'est avec elle qu'il faut nous dire parce que nous sommes de chair.(...)

Quelle est pour vous la spécificité de l'écriture théâtrale ? Pourquoi la scène s'impose-t-elle parfois comme l'espace-temps d'une incarnation nécessaire ?

J'écris depuis un an un cycle qui s'intitule Epilogues (du ventre, des noyés, d'une trottoire), il s'agit de créer une éruption de la parole là où jamais elle n'aurait pu émerger, de la bouche des cadavres, de la bouche d'un foetus, de la bouche des putes. Si ceux-là avaient eu la parole, qu'auraient-ils dit ? Parce que je pense aussi que la scène c'est un lieu d'écoute, pas seulement pour le public mais aussi pour l'auteur, l'auteur de théâtre est un passeur de parole, un créateur d'énergie de parole, un être pluriel parce qu'en lui vivent tous ceux qui ont besoin de dire, même ceux qui ne peuvent pas dire, l'auteur dramaturge fait parler le muet. L'auteur doit incarner cette nécessité de dire même là où la parole est impossible ou plutôt surtout là où la parole est morte et impossible.

Cela signifie-t-il que vous vous sentez aussi responsable, de la parole de ceux qui ne l'ont pas ? Est-ce parce que vous, vous l'avez trouvée ?

Peut-être parce que j'ai besoin qu'on m'entende et que ma parole est silencieuse que je dis la parole des autres, un peu comme si en joignant ma parole à d'autres paroles d'ici, en assemblant des paroles, il serait possible d'ériger le cri de ceux qu'on n'entend jamais, même s'il n'est pas sûr qu'on nous entende...

de l'étranger(s) 07

Alain Kamal Martial / IstaMbul Théâtre

Alain Kamal Martial est né en 1976 dans le village de M'Zouasia, au sud de l'île de Mayotte dans l'Océan Indien.

Auteur, metteur en scène, il est diplômé d'études théâtrales et prépare une thèse de doctorat en littérature à l'Université de Cergy-Pontoise. Il est actuellement conseiller culturel, chargé de la section art et littérature auprès du Conseil Général de Mayotte.

Il a créé en 2000 la compagnie IstaMbul, et a écrit et mis en scène plusieurs de ses pièces, dont *P'pa m'a suicider*, présenté au Centre Dramatique de l'Océan Indien. Depuis 2002, il entreprend un important travail de recherche et de collaboration avec des artistes de l'Océan Indien et de l'Afrique Australe. Il travaille sur un « théâtre des énergies ». Il a écrit depuis 2005 une série de textes intitulés les *Épilogues* joués à La Réunion et en France. Ses dernières pièces : *17 millions d'enterrements pour une dépouille nationale*, traduite en portugais par l'auteur mozambicain Mia Couto, a été jouée récemment au Teatro Avenida de Maputo au Mozambique; *Les veuves* en tournée internationale en 2007 dans les centres culturels français.

Il prépare actuellement la création de *l'Épilogue d'une trottoire* avec la comédienne Lucretia Paco, en plusieurs langues, et l'ensemble des *Épilogues* sera présenté en lecture cet été au Festival d'Avignon.

Œuvres principales :

La rupture de chair, mise en scène de l'auteur, Cie IstaMbul, Mayotte, 2001 ; éditions L'Harmattan, 2004.

Zakia Madi, mise en scène de l'auteur, Cie IstaMbul, Mayotte, 2002 ; éditions L'Harmattan, 2004.

Chronique de l'incroyable mais vraie vie d'Abdallah Ouamba, mise en scène de l'auteur, Cie IstaMbul, Mayotte, 2003.

P'pa m'a suicider, mise en scène de l'auteur et de Joan Monpart, Cie IstaMbul, CDOI de La Réunion, 2004 ; lecture scénique au Centre Dramatique National d'Orléans, 2005.

17 millions d'enterrements pour une dépouille nationale, mise en scène de l'auteur, Mayotte, 2005 et Teatro Avenida, Maputo, 2006.

Bacar Kusu halo des Macua, mise en scène de l'auteur, Cie IstaMbul, Mayotte, 2005.

Épilogues des noyés, mise en scène de Thierry Bedard, notaire, CDOI de La Réunion, 2005, présenté avec l'auteur en résidence au 23ème Festival des Francophonies en Limousin, 2006.

Épilogue des ventres, mise en scène de l'auteur, Cie IstamBul, à Bonlieu Scène nationale d'Annecy, 2006.

Les Veuves, mise en scène de l'auteur, Cie IstaMbul, CCFM de Maputo, Mozambique, tournée dans l'Océan Indien et en Afrique, 2007.

de l'étranger(s) 07

Thierry Bedard / notoire

Thierry Bedard travaille depuis 1989, entre autres activités, à notoire, sur un « cahier des charges », qui l'incite, à oeuvrer essentiellement sur des auteurs du vingtième siècle, et à présenter les travaux - spectacles « grand public », recherche, spectacles d'intervention, spectacles jeune public - sous forme de cycles thématiques :

Cycle "Pathologies verbales" (en hommage à Littré) sur l'ordre du discours, autour de textes de Leiris, Foucault, Caillois, Kassner, Blecher, Bierce, Parain, Paulhan, Daumal. (de 89 à 92)

Cycle "Minima Moralia", sur la violence sociétariaire, autour de textes de Broch, Ramuz, Gide, Le Clézio, Cipolla. (de 93 à 95)

Cycle "Argument du menteur", sur la violence politique, autour de textes de Danilo Kís. En autres : *Les lions mécaniques* et *Encyclopédie des morts*. (de 96 à 99)

Cycle "La Bibliothèque Censurée", en soutien et en hommage au Parlement International des Écrivains - qui au-delà d'une politique de solidarité active envers les écrivains persécutés dans le monde entier, grâce au réseau des Villes Refuges, était un lieu de questionnement sur la place de la littérature et de la fiction dans le monde. *La Bibliothèque Censurée* autour de textes de Brodsky, Tabucchi, Nadas, Manganelli, Pomerantsev ; le *Cours de narratologie à l'usage des juges et des censeurs* (2002) de Christian Salmon et *En enfer* (2003) d'après Reza Baraheni ; ainsi que de multiples formes d'intervention sur des textes de Rushdie, Paz, Vargas Llosa ... (de 00 à 03)

Cycle "Eloge de l'analphabétisme", en direction du public universitaire et scolaire. (de 01 à 07, en cours)

Cycle "Regards Premiers", muséal, deux commandes du Ministère de l'Éducation Nationale/ Cndp, *L'homme et l'animal fantastique*, *Les arts de l'Océanie* (de 03 à 04).

Cycle autour de l'œuvre de Reza Baraheni, le Parlement International des Écrivains à été dissous au printemps 2003, mais notoire a poursuivi sa collaboration avec Reza Baraheni, auteur iranien, et a présenté au Festival d'Avignon 04, une deuxième version du spectacle *En enfer* et trois « leçons de poésie », *QesKes 1 / 2 / 3*, et a commandé et créé *Exilith* en janvier 06 (*Lilith*, publié chez Fayard 07).

Cycle "de l'étranger(s)". En 2005, notoire s'est engagé dans un nouveau cycle de recherche lié aux écritures du monde. Un cycle où est énoncé l'ordre (et le désordre !) du monde : sous forme d'histoires, d'essais, de correspondances, de rencontres et d'expositions ...

Épilogue des noyés de Alain Kamal Martial (2005),

Un Musée des Langues (2006) spectacle jeune public présenté dans deux énormes containers à bateaux (en tournée jusqu'à l'automne 2009).

Épilogue d'une trottoire de Alain Kamal Martial (2007) en tournée pour la saison 2008/2009.

47 de Raharimanana (création 2008)

notoire travaille actuellement à la création pour juillet 2009 au Festival d'Avignon d'une commande d'un texte passée à Jean-Luc Raharimanana, **Les cauchemars du Gecko**.

Thierry Bedard – notoire est artiste associé à Bonlieu Scène nationale d'Annecy dans le cadre du centre d'art et de création.

de l'étranger(s) 07 |

contacts

notaire

Thierry Bedard

06 08 03 51 29

notoire@wanadoo.fr

Marie Cassal

06 89 98 29 73

notoiremc@wanadoo.fr

Cession

4200 € HT (hors ++) pour une représentation

6500 € HT (hors ++) pour deux représentations

++ : transport personnel et décor, défraiements (5 personnes en tournée)

de l'étranger(s)

 07    |